

À Morlaix, le 07/03/2023

Objet : « Le pays de Morlaix à travers son Histoire »

Conférence introductive de la réunion publique tenue dans le cadre de l'élaboration du SCoT du pays de Morlaix, à Morlaix, le 7 mars 2023

Réf. 23-065 / Laurent LE CORVOISIER

Avant de commencer notre visite, prenons quelques instants pour imaginer à quoi pouvait ressembler le territoire il y a quelques millions d'années :

- Le massif armoricain dépassait de beaucoup l'altitude actuelle des Alpes, à une époque où celles-ci n'étaient pas nées. Les Monts d'Arrée en formaient des contreforts escarpés. Et il faudra 150 millions d'années d'érosion pour leur donner leur aspect contemporain.
- Les alternances de gel et de dégel créent de grandes coulées de boues qui empâtent ces reliefs, déposent sur la roche inerte la pellicule de terre qui va permettre la vie.
- Plus bas, point de mer mais une vaste steppe qui s'étendait jusqu'au sud de l'actuelle Grande-Bretagne. Une steppe aride et balayée par les vents, qui déposent des sables fins, limoneux et fertiles qui, bien plus tard, favoriseront la culture et fixeront les premiers hommes.
- La Manche n'est qu'une vallée, que la fonte des gigantesques calottes de glace du nord de l'Europe, va commencer à envoyer. Il y a quelques 20 000 ans.

Ce rapide retour en arrière montre combien le territoire change. Sous l'effet de forces qui nous dépassent : les mouvements tectoniques, le climat (vent, températures et l'amplitude de leurs variations saisonnières, régime des pluies)... Et sous l'effet de la main de l'Homme, qui pendant très longtemps a cherché à s'adapter à son territoire, à ses contraintes, aux ressources qu'il pouvait y puiser, avant de tenter d'inverser ce rapport et d'adapter son environnement ses desseins.

Regardons comment les hommes et les femmes du pays ont pris possession de ce territoire, et quelle empreinte ils y ont laissée. Un rapide retour en arrière qui nous dit beaucoup sur les incidences de nos choix d'aménagement, au moment d'entreprendre ce nouveau SCoT.

1 | S'ADAPTER AU TERRITOIRE...

L'Homme s'est installé dans le pays de Morlaix, de façon sédentaire, il y a à peine 7 000 ans¹. Le grand cairn de Barnenez – plus ancien monument d'Europe² - est le symbole de cette sédentarisation. « A peine » 7 000 ans, car sa présence est bien peu de chose à l'échelle des temps. Si l'histoire de la planète tenait en 24 heures, il ne serait apparu que quelques instants avant minuit...

Voyons comment ce modeste animal – du moins à l'époque –, a pris possession des lieux. Ce qu'il y a trouvé, et comment il en a fait, peu à peu, son lieu de vie. En s'adaptant à cet environnement, et notamment à ces deux grandes caractéristiques : l'abondance de l'eau et la rareté de l'énergie.

1.1 | Une économie de proximité

L'omniprésence de l'eau est le principal déterminant de l'aménagement du pays, comme d'ailleurs de toute la basse Bretagne. Les sources jaillissent aux quatre coins du territoire, les rivières, les petits ruisseaux, en arpentent toute l'étendue. La mer pénètre jusqu'aux entrailles du pays, par les estuaires du Douron (Guimaëc), du Guillec (Sibiril/Plougoulm), de l'Horn (Santec), du Jarlot (Morlaix), du Dourduff et de la Penzé (Henvic).

Et cette eau qui abonde partout permet à l'Homme de développer culture et élevage, des contreforts de l'Arrée jusqu'aux grands plateaux du littoral. Pendant des siècles, la culture et l'élevage vont façonner le pays, dessiner la carte de ses villes et villages, rythmer la vie de ses habitants, fonder les grandes heures du territoire, parfois aussi précipiter son dénuement...

Dans les vastes espaces pâturés et cultivés, les paysans construisent des talus et des haies bocagères dès leur sédentarisation. C'est eux qui dessinent ce paysage qui nous est familier. Le bocage leur sert d'abord à enclore leur parcelle, mais montre rapidement de grandes vertus agronomiques : il protège les terres du vent, des ruissellements, des rongeurs, il préserve le cheptel de la pluie... Ce maillage va être considérablement développé, jusqu'au XIX^e. Des voyageurs de l'époque témoignent qu'on pouvait aller de Rennes à Brest sans voir aucune ferme, tant le bocage était épais... Il est d'ailleurs plus épais sur la moitié sud, car selon la nature des sols les activités sont différentes :

- Sur les sols sédimentaires et légers des plateaux du Léon et du Trégor, c'est la culture en grands champs qui domine. La culture de céréales, la culture du lin pendant des siècles, puis celle des artichauts et des choux-fleurs qui sont introduits à la fin du XVIII^e.
- Les sols granitiques, au rendement médiocre, se prêtent quant à eux à la prairie et à la culture de céréales.
- Et sur les cimes du pays, l'acidité de la terre, le relief accidenté et la force des vents constituent des obstacles insurmontables. L'homme les a longtemps délaissées, laissant la forêt s'y répandre, ou faisant paître ses bêtes sur de vastes ensembles de landes.

Ces activités permettent de nourrir une abondante population rurale. Avec des hauts et des bas. Lorsque les récoltes sont maigres, disette et maladies ravagent le pays. Tandis que les bonnes années correspondent à des périodes de croissance démographique.

¹ Les premières traces de sédentarisation remontent à la période -5000 à -4500. On trouve quelques traces d'artisanat (poterie et de la fabrication de haches de dolérite A).

² Le cairn de de l'île Guennoc (Landéda) est érigé à la même époque. Ces deux édifices sont plus vieux encore que la grande pyramide de Gizeh en Égypte. Le cairn de Barnenez est aussi, avec ses 75 mètres de longueur, le plus grand derrière celui de Newgrange (Irlande, 85 mètres).

C'est grâce à son agriculture, justement, que le pays va connaître son « Âge d'or ». Pendant trois siècles, entre le XVI^e et le XVIII^e, la culture et le tissage du lin permettent une prospérité inédite³. Au XVI^e siècle, le développement du commerce mondial accroît les besoins en toile, que l'on utilise pour fabriquer des vêtements⁴, les voiles des navires, les sacs de marchandises... Le pays se positionne sur ce marché en plein essor. Avec beaucoup d'à-propos. Tout le territoire s'en mêle :

- Le port de Roscoff accueille au printemps les graines de lin importées de la Baltique. Elles sont distribuées par cabotage dans les petits ports du Finistère nord et du Trégor.
- Le lin colore les champs et occupe l'opulente main-d'œuvre de l'arrière-pays. Une fois la plante récoltée, on extrait ses fils, au sol ou dans des bassins de rouissage. On les blanchit dans de petits bâtiments, les buanderies, les *kanndis*, en breton. Quelques-uns ont traversé le temps jusqu'à nous⁵. Puis les fils sont tissés, pour donner les *créés*, des toiles fines très prisées. Cette manufacture déconcentrée est organisée par des paysans-marchands de l'arrière-pays, les *julods*, qui s'enrichissent considérablement et constituent une véritable aristocratie paysanne⁶. Ils érigent des fermes magnifiques qui affichent leur fortune. Soucieux d'assurer leur avenir au paradis, ils financent la construction d'édifices religieux nombreux et somptueux. Un ensemble unique en milieu rural : des croix à l'allure majestueuse, de nouvelles chapelles... Mais surtout des églises aux clochers immenses pour l'époque, des calvaires monumentaux, des ossuaires, parfois des arcs de triomphe, réunis au sein d'enclos paroissiaux qui deviennent une marque distinctive du pays. La Renaissance, avec ses tours cannelées, ses chapiteaux, se marie avec le style gothique pour donner cette touche si singulière. Chaque bourg veut afficher sa richesse, et surenchérit sur ses voisins. Les Fabriciens de Saint-Thégonnec décident en 1599 de refaire leur clocher en plus grand, pour rivaliser avec celui de l'église de Pleyben...
- Les vendeurs de toiles constituent le dernier maillon de la chaîne. Ce sont souvent de petits nobles qui renoncent provisoirement à leurs droits pour pouvoir faire commerce⁷. Ils résident à Morlaix, seul port autorisé à exporter les toiles dans le nord-Finistère. Les *créés* embarquent pour l'Angleterre et pour l'Amérique du sud... Là aussi, la prospérité économique rejaillit sur les logis. De riches maisons à pans de bois sont érigées. Et un type de logis singulier : la maison à pondalez. Les nobles cherchent à y reconstituer le luxe de leur résidence rurale. L'escalier rappelle ainsi la tour des manoirs, tout en permettant de dérouler les rouleaux de toiles.

Cette économie linière profite à tout le territoire jusqu'à la fin du XVIII^e. L'entrée en guerre de la France contre les pays qui achetaient ses toiles, et la concurrence du coton, vont étouffer la filière. Dans les champs du Léon, le chou-fleur et l'artichaut prennent la place du lin⁸. Ailleurs, c'est le développement de l'élevage qui prend le relais.

Malgré la fin de l'Âge d'or, la population du pays culmine en 1876 à 144 000 habitants. Bien plus qu'aujourd'hui. Comment l'expliquer ? Les techniques agricoles restent très rudimentaires. Et il faut donc beaucoup de bras pour faire vivre les fermes. On plutôt les faire survivre tant les revenus, désormais, sont faibles. Cette abondante population paysanne

³ Le climat humide est favorable à la pousse du lin et à sa préparation, son blanchissage et son tissage.

⁴ La hausse de la demande en chemises, des nappes, des serviettes traduit en Europe la hausse du niveau de vie de la population. En Amérique, le linge de lin est léger et frais, ce qui est recherché dans les climats tropicaux.

⁵ Quelques-uns ont survécu, et nous permettent de nous replonger dans l'époque, comme le *kanndi* du Fers (Saint-Thégonnec) qui est demeuré dans son état d'origine, et a conservé son mobilier. Mais la plupart ont disparu ou ont été abimés par le temps : à la fin du XVII^e, on estime que la *Manufacture des créés du Léon* possédait près d'un millier de ces édifices, entre Landerneau et Morlaix.

⁶ Ils se marient au sein de la caste, portent un costume distinctif... Plusieurs de ces familles se transmettent l'activité sur trois siècles.

⁷ Un noble est normalement interdit de travailler lui-même. Mais la *Coutume de Bretagne* lui permet de suspendre provisoirement son statut pour faire commerce.

⁸ Jusqu'à valoir aux saint-politains le sobriquet de *Penn brikoli*, « têtes de choux-fleurs ».

occupe dans son sillage un grand nombre d'artisans : des bourreliers, charretiers, charrons, forgerons, maréchaux-ferrants, tonneliers, etc. Les plus grosses fermes emploient des domestiques, des lavandières, des repasseuses... Pour cultiver les champs, point de tracteur. Alors on élève en nombre des chevaux. A Plouzévéde, Lampaul-Guimiliau, Guimiliau, Sizun... A Commana, dont la foire attire des acheteurs de la France entière. Et surtout Landivisiau, où toute l'Europe se presse pour acquérir les précieux équidés.

Toute cette économie est permise, paradoxalement, par les contraintes naturelles qui pèsent sur elle. Par la rareté des sources d'énergie. Par les reliefs qui entravent les déplacements.

Alors on exploite la force de l'eau des rivières, qui fait tourner les nombreux moulins.

- Certains sont utilisés pour faire fonctionner les tanneries. Landivisiau et Lampaul-Guimiliau en comptent chacune une trentaine à la fin du XVIII^e. L'activité repose en aval sur des ramasseurs d'écorces d'arbres, qui travaillent souvent en groupes, les fabricants de colle, puis sur les meuniers des moulins à tan (*milin kouez*). Les tanneurs de la région privilégient le tannage à l'orge à celui à la jusée, mais ce procédé présente l'inconvénient de faire bondir les prix de cette céréale les années de disette. Le métier de tanneur est particulièrement difficile, en raison du bruit et de l'odeur. Les ouvriers tanneurs sont ainsi parmi les premières corporations à se syndiquer et se révolter à la fin du XIX^e. La tannerie de Mestual est la dernière visible à Landivisiau. Elle est visitable par le public. Tout comme la tannerie de Julien Abgrall, que le Parc naturel régional d'Armorique (PNRA) a achetée en 1965 et rebâtie dans l'Écomusée de Kerouat, à Commana.
- L'eau met en branle les machines des papeteries, qui sont nombreuses sur le passage du Queffleuth. Le moulin de la Lande en Pleyber-Christ est fondé dès 1629. Mais l'activité prend une importance nouvelle au début du XIX^e. François-Marie Andrieux, un négociant de Morlaix, rachète la plupart des moulins à papier situés sur la rivière et fonde un établissement unique, la papeterie de Glaslan. En 1830, elles sont dotées de machines à papier modernes, importées d'Angleterre. Les papeteries prospèrent tout au long du siècle, et emploient jusqu'à 450 personnes, mais finissent par s'éteindre en 1898, à la mort du petit-fils de François-Marie qui les dirigeait⁹.

On exploite la mer, formidable gisement de ressources. Les paysans de la côte ont l'habitude de récolter le goémon chaque année, comme le raconte cet article de l'Ouest-Éclair : « *Tout le long de la côte sauvage, de Carantec à Lanildut, [...] chaque mois de mars les paysans rangent leurs chapeaux à guides dans les grandes armoires de chêne, confient la maison aux femmes et aux gosses, emmanchent leurs faucilles au bout de longues perches et se refont inscrits maritimes. Deux par deux, le père avec le fils ou la fille aînée, ou bien par couples de frères, ils s'en vont moissonner aux champs marins le tali, les laminaires dont on fait la soude.* » (De Puigaudeau, 1933). Ils récoltent les laminaires sur l'estran ou en mer, à bord de petites barques à fond plat, que l'on peut parfois encore rencontrer dans l'anse de Kernic. Dans ces frêles embarcations, ils rapportent aussi quelques poissons et crustacés¹⁰. Les plus gros volumes sont prélevés en haute mer. Les armements de pêcheurs trouvent dans le littoral découpé des ports d'attache préservés des tempêtes : à Porsquen, à Moguériec (Sibiril), sur l'île de Sieck (Santec), l'île-de-Batz, à Térénez (Plougasnou), à Morlaix... Au port de Penzé en Taulé, typique des petits ports de fond de ria, on pratique plutôt le commerce de céréales, d'engrais marins et de bois de chauffage. Ces produits s'échangent à l'occasion de véritables foires, qui drainent jusqu'au centre-Bretagne. L'importance de ces activités liées à la mer permet à de petits chantiers navals de prospérer. Comme celui de Baptiste Roudaut à Plouescat, ou le chantier de Kerenfors à Roscoff, qui fournissent les bateaux des pêcheurs et goémoniers des petits ports environnants. Au XIX^e, on développe l'élevage de crustacés

⁹ Le site est aujourd'hui désaffecté et il ne reste plus grand-chose de visible.

¹⁰ Les bateaux utilisés ne supportent qu'une charge maximale de 7 tonnes. Mais les pêcheurs cherchent à optimiser leur capacité.

en viviers : à Porsquen (Plouescat), sur la pointe de Sainte-Barbe (Roscoff) ou à Primel (Plougasnou).

Comme la nourriture, meubles et vêtements sont produit sur place. Car l'insuffisance des moyens de transport empêche de les importer.

Les matériaux de construction, les plus pondéreux, sont issus des carrières locales et donnent aux édifices de l'époque leurs teintes singulières :

- Le granite gris de l'île de Batz, le granite rose à gros grains de l'île Callot (Carantec), utilisé dans toute la région de Morlaix, le granite blanc de Ploujean¹¹... proviennent de petites entreprises qui parsèment le pays et sont pourvoyeuses d'emplois. La petite carrière de Locquirec compte par exemple, en 1866, 33 ouvriers¹². Les carriers, ou *perrayers*, commencent par détacher de gros blocs des massifs grâce à des coins plantés dans des trous, alignés de façon régulière, avant de leur donner la forme attendue¹³.
- Les ardoises aussi sont produites au pays. Pendant des siècles, on recouvrait les maisons de chaume. L'ardoise n'était utilisée que pour les monuments religieux et quelques demeures de riches paysans, dont elle marquait la fortune. Mais à partir du milieu du XIX^e siècle, plusieurs arrêtés du gouvernement vinrent interdire le chaume, jugé dangereux et peu hygiénique. Une décision qui favorise le développement des ardoisières des Monts d'Arrée. Les entreprises sont de petites unités familiales. Le métier est rude : les mineurs devaient dégager les dalles de schiste à la masse, à la barre à mine et au pic, avant de les fendre, agenouillé, pour obtenir les ardoises. Celles-ci étaient ensuite chargées en brouette et acheminées jusqu'à l'entrée du site en charrette ou en wagonnets¹⁴.
- Et tous ces matériaux sont réemployés lorsqu'un bâtiment est abandonné. Château ou ferme. Même les pierres de l'allée couverte de Guinirvit (Plouescat) ont servi aux goémoniers pour construire les premières cales. On ne jette rien, dans cette économie qu'on qualifierait aujourd'hui de « circulaire ».

Le territoire ne vit pas en totale autarcie, mais la difficulté à se déplacer réduit beaucoup les échanges. Demandez-le à ces maraichers léonards qui, dès 1830, acheminent leurs produits en charrette jusqu'à la capitale ou leur oignons à travers tout le Royaume-Uni. Outre-Manche, ils parcourent les routes souvent pieds-nus, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux. Plus tard, à vélo. Ils vendent en porte à porte et ne rentrent au pays qu'une fois leur stock écoulé. Là-bas, on les appelle les « Johnnies¹⁵ ».

Ces 144 000 habitants dont je vous parlais connaissent pour la plupart des conditions de vie très rudes. Le nombre ne fait pas le bonheur.

¹¹ La carrière de l'ilot de Roc'h-Gored (Carantec) a fourni les moellons du viaduc de Morlaix.

¹² La petite carrière de schiste de Locquirec est exploitée dès le moyen-âge mais prend son essor au XVII^e. Elle décline peu à peu jusqu'à fermer dans les années 1960.

¹³ La carrière de Saint-Cadou (Sizun) fournit notamment les pierres utilisées pour restaurer des Monuments historiques comme la cathédrale Saint-Corentin de Quimper ou le château de Suscinio dans le Morbihan. Le schiste zébré de Morlaix donne à la Maison Penanault sa couleur originale.

¹⁴ Les ardoises viennent notamment des ardoisières de Roc'h Trévèzel (Commana), de Plounéour-Ménez (qui en compte six en 1852). A Carantec, l'extraction a lieu sur l'estran, sur le site de Roc'h-Glas (« roche bleue »). Le promeneur attentif y trouvera d'ailleurs des débris d'ardoises polis par la mer.

¹⁵ « *Le Johnny ne disposait, avant la guerre [NDLR : La première guerre mondiale], pour le transport de ses légumes, que de l'archaïque charrette à bras qu'il traînait par les routes anglaises, le plus souvent pieds nus, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, de la fine pointe de l'aube jusqu'au soir tombé et jusqu'à ce que la cargaison soit épuisée, la règle étant de ne rentrer en Léon qu'une fois le stock écoulé. Il s'en allait donc, de village en village et de ville en ville, de Torquay à Aberdeen, des baies de Cornouailles aux Hautes Terres d'Écosse, coiffé d'un vaste chapeau de jonc, tenant sur l'épaule, à la façon annamite, une longue perche d'où les bottes d'oignons, aux tiges tressées, pensaient par de longs chapelets. [...] Ils se groupent à huit, ou dix, ou douze vendeurs et botteleurs, sous l'autorité d'un « master » de compagnie, à qui revient le soin du recrutement, dans les campagnes de Saint-Pol, Santec, Plougoulm, Plouescat et Cléder. Ils achètent une goélette ou un dundee qui [...] les transporte [...] vers quelque port de Cornouailles ou de Galles : Torquay, Plymouth ou Swansea.* » (MÉNEZ François, 1985).

1.2 | Un habitat dispersé

L'omniprésence de l'eau et l'économie de proximité que nous venons d'évoquer, ont favorisé très tôt un peuplement dispersé du territoire. Comme, d'ailleurs, partout en Bretagne. Ici, nul besoin de s'agglomérer autour des sources, la facilité d'accès à l'eau a permis de vivre partout.

Mais s'installer partout ne veut pas dire s'installer n'importe comment. Les anciens concevaient leur logis selon des principes et un savoir-faire très précis :

- La maison était orientée de manière à se protéger des vents, et des pluies qui en redoublent la force. Près de la côte, les constructions étaient plus basses et plus tassées. Les logis de pêcheurs tournaient le dos à la mer. Là où les vents sont changeants, des appentis venaient couper son souffle. Et, à l'inverse, les constructions étaient plus hautes à l'intérieur des terres, où il est moins virulent. Certains logis cherchaient à exposer une façade au midi, pour capter la chaleur du soleil¹⁶.
- Les ouvertures étaient ébrasées pour diriger le soleil vers la table ou vers le foyer...
- Les murs étaient généralement constitués de deux parois indépendantes, chargées entre elles d'argile, de terre meuble, de pierres de blocage et de quelques boutisses. La construction était ainsi peu gourmande en pierres d'appareillage et plutôt bien isolée. Comme les huisseries étaient de piètre qualité, les habitants subissaient malgré tout le froid. Entre 12 et 15 degrés dans les rares pièces chauffées¹⁷. Le lit-clos est en fait le seul endroit un peu douillet. On le réchauffe avec une bassinoire avant de se coucher. Elle contient des braises du foyer, du fourneau ou de la cuisinière.
- Les matériaux étaient trouvés dans les carrières les plus proches : granite, schiste ou pisé. Ils donnent aux maisons leur diversité de couleurs. Et une identité locale, que n'offrent plus les pavillons actuels.
- ... Rien, dans ces maisons traditionnelles, n'était laissé au hasard. Les anciens avaient le souci de la résilience. Ils ne cherchaient pas à braver la nature, mais à vivre avec elle.

Ces demeures sont le reflet de la richesse de leur occupant¹⁸. Et des modes architecturales qui ont marqué le pays, comme les maisons « à apotheis »¹⁹. L'avancée, qui est leur marque distinctive, aurait été pensée pour abriter le métier des tisserands, au temps de la prospérité linière. En fait, c'est toute la population rurale qui commandite ce type de maison, entre le XVII^e et le XIX^e siècles²⁰. Le rez-de-chaussée est le lieu de la vie courante : on y mange et on y dort, dans le lit-clos qui explique le décentrement de la fenêtre. L'étage est consacré à l'activité professionnelle, et est accessible par un escalier extérieur jusqu'au XVIII^e²¹. Travailler à l'étage permettait de stocker les toiles de lin plus au sec et de se protéger des voleurs. Souvent, l'espace situé sous l'escalier sert à loger un cochon. Il est possible de distinguer trois types de maisons selon la façon dont sont disposées les avancées :

¹⁶ Elle dépend parfois des spécificités du travail de leur propriétaire ou locataire : le meunier installe bien entendu son moulin au plus près de l'eau ou en plein vent, le maréchal-ferrant et le forgeron s'installent de préférence à l'intersection de routes...

¹⁷ C'est du moins la recommandation des traités de médecine et d'économie domestique, comme le rappelle Olivier Jandot (Jandot, 2017).

¹⁸ Elle se mesure à la taille du logis et au nombre des dépendances. La maison de Pen-ar-Prat (Plouescat, XVII^e) présente par exemple l'architecture typique des maisons de paysans aisés avant la Révolution, tout comme la maison de Kerdilès (Plouigneau, XV^e) ou la longère à Guervélar (Plouigneau, XVIII^e), siège d'une exploitation importante de polyculture-élevage.

¹⁹ Ce modèle architectural apparaît au début du XVII^e, dans le pays de Morlaix, le Trégor et certaines parties du Nord-Finistère. Le terme est issu de la déformation du mot français « appentis ».

²⁰ Christel Douard constate que ces maisons sont construites au-delà de la zone linière d'une part, et par tout type de catégories sociales et professionnelles d'autre part : prêtres, journaliers... (Douard, 2007).

²¹ L'escalier disparaît avec le déclin du négoce du lin, certains furent détruits. Les avancées sont supprimées au XIX^e, et les nouvelles maisons de maître adoptent le style des bâtiments administratifs de l'époque.

- l'avancée en appentis, le toit à un seul versant vient buter contre le mur ou la toiture de la façade, comme la superbe maison de Keriven en Loc-Éguiner ;
- l'avancée à mur-pignon, recouverte d'un toit à deux versants, qu'illustre bien la maison de Porsguien en Lannéanou (XIX^e) ;
- l'avancée semi-circulaire, que l'on retrouve uniquement sur la côte du Léon.

Les fermes n'étaient pas toujours implantées de façon isolée, mais assez souvent regroupées dans de petits noyaux en dehors des bourgs, les « villages » au sens breton du mot. Chaque ménage y disposait de son logement, de dépendances propres mais aussi parfois de bâtiments partagés et groupés. Des pâtures collectives, les *communs*, étaient ouvertes à chacun²². L'implantation des bâtiments était choisie, elle-aussi, pour se protéger des intempéries. Le désordre n'était qu'apparent.

- Le petit village de *Kerouat* en Commana constitue un témoignage remarquablement conservé. Et même mis en valeur par le PNRA. Il prend place sur un site occupé dès le II^e siècle, ce qui en fait l'un des plus anciens du pays. Il se développe notamment à partir du XVII^e siècle, à partir d'un premier moulin. Le village réunit moulins, maison d'habitation, dépendances agricoles.
- A Pleyber-Christ, ce sont des paysans-tisserands qui se sont regroupés dans le village de Kervern. On y retrouve leurs maisons à avancée.
- Dans la commune de Plouzévé, le village de Berven surprend par sa taille et la majesté de son église. Elles s'expliquent par son statut de lieu de foire jusqu'au début du XX^e. L'hôtel des voyageurs (XVIII^e) est d'ailleurs un ancien relais de poste.
- A Lanleya, en Plouigneau, c'est autour d'un manoir que s'est développé un petit village qui comprend aujourd'hui encore sa propre école.
- A Sizun, on compte en 1827 une quinzaine de villages. Dont celui de Saint-Cadou, qui compte 895 habitants, sa propre église, sa propre école...

Comme les maisons sont particulièrement froides, on se réunit souvent, le soir, autour de grands feux de villages. C'est à la rareté de l'énergie que l'on doit nos veillées !

Près de la mer, on construit peu. L'endroit est considéré comme hostile ou inconfortable. Envahi ou pillé²³, attaqué par les troupes étrangères comme le rappelle le château du Taureau, balayé par les vents, grignoté par la marée, c'est peu dire que le littoral n'a pas l'attrait qu'il peut avoir aujourd'hui. La plupart des villages s'implante donc en retrait de la côte.

La période féodale a ajouté à cet habitat dispersé des résidences seigneuriales. Jusqu'à la Révolution, le manoir structure politiquement les campagnes. Mais il est aussi au cœur d'une exploitation agricole, et son environnement est organisé pour produire : logis du métayer, remises, étables... Tronjoly (1535), à Cléder, est le parfait exemple du manoir léonard avec son corps de logis au centre, sa tour, et ses ailes en retour d'équerre qui délimitent une cour d'honneur. Tandis que le château est une demeure qui doit affirmer la richesse de son occupant, au prix d'une architecture plus fine et de jardins d'agrément. Ces résidences étaient souvent pourvues de moulins et de colombiers²⁴. La *Coutume de Bretagne* obligeait les paysans à les utiliser, moyennant rétribution du seigneur.

²² Leurs propriétaires laissent la jouissance de ces « terres vaines et vagues » aux habitants des villages alentours. La loi du 28 août 1792 accorde la propriété des communs soit aux villages, soit aux communes.

²³ Tréfléz par exemple fut dévastée par les pillages des Normands, qui incendiaient les villages après leur passage.

²⁴ Avant 1580, la construction d'un colombier est réservée aux nobles et soumise à conditions : le domaine doit compter au moins 150 hectares, l'édifice doit être construit à deux ou trois cent mètres du logis. En 1789, les paysans obtiennent la fin de ce privilège, les pigeons causant de nombreux dégâts dans les cultures.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, c'est cet habitat dispersé qui a constitué le mode de vie des Bretons. Les petites villes et les bourgs, modestes agglomérations « *engourdis dans une torpeur qu'elles ne secouent d'habitude qu'une fois par semaine, à l'heure du marché* », commente Anatole Le Braz (Le Braz, 1925), n'accueillaient en résidence que quelques notables et commerçants. Un bourrelier, un bonnetier, un tailleur, une repasseuse et un marchand de beurre dans le bourg de Lanhouarneau, pour prendre un exemple. Ou quelques notable comme dans cette maison de maître de Lanmeur²⁵. Mais c'est ailleurs, dans cette myriade de fermes et de villages dont nous avons parlés, que l'essentiel de la vie se passait.

Dans ce fourmillement de lieux de vie, certaines villes et certains bourgs jouent un rôle particulier. C'est le cas de Morlaix. La petite cité s'est posée en bas de vallée, sur les rives du Dossen. L'endroit n'est pas choisi au hasard : ses fondateurs retiennent le point le plus haut que peuvent atteindre les navires à marée haute²⁶. La ville est le siège du château des vicomtes du Léon, qui la dotent de remparts, et accueillent plusieurs établissements religieux. Mais c'est bien sa fonction commerciale qui la distingue. Dès le XI^e siècle, elle arme des bateaux qui fréquentent les ports de Normandie, d'Angleterre, les îles anglo-normandes, Bordeaux... Au temps du commerce des toiles, elle fait partie des plus grands ports d'Europe du nord. Cette activité attire la noblesse médiévale puis de nombreux négociants, qui font souche dans la ville, des ateliers de sculpteurs et bâtisseurs prestigieux, comme celui de Jacques Lespagnol, qui lui donnent peu à peu son aspect actuel : ses demeures cossues, alignées sur rue, son art religieux... Mais la ville est également ouvrière. Morlaix est choisie, dans les années 1730, pour accueillir la Manufacture royale des tabacs. Au plus fort de son activité, à la fin du XIX^e, le site emploie près de 1 800 ouvriers ! Ce sont souvent des femmes, les « dames de la Manu ».

Plus au nord, c'est une autre capitale qui affiche, elle aussi, ses monuments magistraux. Une capitale épiscopale : Saint-Pol-de-Léon. Les flèches de la cathédrale et de la chapelle de Kreisker – chef d'œuvre de l'art gothique flamboyant –, s'élèvent à des hauteurs qui marquent le paysage. La vie religieuse est intense dès le XVII^e : les Carmélites (1620), les Capucines (1621), les Minimes (1622) puis les Ursulines (1629), installent chacune leur couvent. Un séminaire est créé en 1679, puis un collège (1681)²⁷, un hôpital (1710)... Au XVIII^e siècle est érigé un nouveau palais épiscopal²⁸, en même temps que l'on restructure la ville pour lui donner sa physionomie actuelle. Mais Saint-Pol, comme Morlaix, doit surtout sa fortune au commerce. Dès le XV^e siècle, les ports de Pempoull et de Roscoff – qui dépend alors de la ville – connaissent une activité florissante. Leurs navires voguent jusqu'en Flandre, en Irlande, au Portugal, et même parfois jusqu'au Brésil. Le pays de Morlaix a une histoire avec la mer. Cet enrichissement rejaillit sur la ville, et notamment sur le port de Roscoff, qui s'habille de demeures majestueuses.

Morlaix et Saint-Pol apportent au territoire ses débouchés commerciaux, et concourent ainsi à l'enrichissement général. La vie du pays est également rythmée par quelques bourgs plus importants que les autres. Guerlesquin, par exemple, jouit dès son origine, au XI^e siècle, d'une cour de justice et d'un marché. Le début d'une longue histoire commerçante. Au XV^e siècle, le duc de Bretagne lui octroie le titre de ville et d'importants privilèges commerciaux. Une première halle est construite au XVI^e et assure son rayonnement sur le Trégor, le Léon et une partie de la Cornouaille. Celles que l'on peut voir aujourd'hui remontent à 1882. Ses grandes foires perdurent jusqu'au XX^e siècle. Mais Guerlesquin est aussi un haut-lieu de l'administration seigneuriale : on y rend justice chaque lundi. En 1640 est édifiée une prison, dénommée *Présidial*, qui constitue aujourd'hui un témoignage unique. Landivisiau, simple

²⁵ A Plougasnou résident les officiers de la prévôté, administration chargée de recueillir les impôts royaux. Ils résident dans la maison prévotale jusqu'à la Révolution. Le bâtiment du XVII^e héberge actuellement l'office de tourisme, place du général Leclerc.

²⁶ Comme beaucoup d'autres villes bretonnes : Lannion, Landerneau, Dinan, Quimper...

²⁷ Le collège du Kreisker.

²⁸ Aujourd'hui siège de la mairie.

trêve de Plougourvest jusque 1792, prend son essor par la suite. Elle se dote de halles en 1821, d'un champ de foire en 1837, et, le succès commercial faisant, d'un hôtel des impôts en 1848... Le bourg connaît un tel développement qu'il lui faut évoluer. Un premier plan d'urbanisme est élaboré en 1838, pour le redessiner. Il prévoit l'arasement d'ilots anciens, afin de créer les places de l'église et des halles. Plouescat, Lanmeur, Sizun et quelques autres auraient méritées que nous nous y arrêtions aussi²⁹.

Pour relier tous ces villages, bourgs et villes, il faut un réseau de routes très dense. Que gaulois et romains avaient préfigurés. Que le duc d'Aiguillon, au XVIII^e, avait en petite partie modernisé. Mais qui demeure longtemps très inconfortable. La plupart des voies mesurent moins de 24 pieds de large. Et présentent les traits de nos « gwenojenn ».

Dans cet espace partout peuplé, il n'est pas étonnant de voir naître au fil des siècles un patrimoine lui aussi dispersé :

- Les croix chrétiennes ont jalonné l'espace : aux croisements des innombrables routes, en limites de paroisses, à l'annonce d'un pèlerinage, pour rappeler un événement ou chasser les mauvais esprits... L'Eglise veut affirmer sa présence dans le paysage³⁰.
- Les chapelles sont nombreuses³¹, car les paroisses sont vastes et nécessitent un maillage intermédiaire pour le culte. Chaque époque nous a laissé ses édifices, avec leur diversité.
- Les fontaines sont porteuses de légendes. On célèbre notamment leurs vertus curatives. Les fontaines Saint-Servais (Brétiez en Saint-Servais) et Saint-Derrien (Saint-Derrien) soigneraient les diarrhées des enfants. La fontaine de la chapelle ND-de-Berven les ferait marcher. La fontaine Saint-Hervé (Lanhouarneau) guérirait les maladies des yeux, et celle de Saint-Mélar (Saint-Mélar) les fièvres et les rhumatismes. Pour le Covid, en revanche, toujours rien... La fontaine Saint-Paul (Lampaul-Guimiliau) a une autre vertu : le 12 juin, jour de la fête du saint, l'eau se changerait en vin !
- Certaines fontaines sont assorties d'un lavoir. Le lavoir lieu des bavardages. Et du peu de vie sociale laissé aux femmes. Le « jour de buée », on y joue de la musique, on y chante, on y conte des histoires.
- On trouve encore quelques fournils et fours à pains. Et, de manière générale, un immense patrimoine qui nous conte les modes de vie d'autrefois.

Des modes de vie qui sont, dans ce XIX^e, semblables à ceux des siècles passés :

- Le temps est réglé sur le travail des champs. Lui-même commandé par le cycle des saisons et du soleil.
- Ils sont dominés par le travail : sur les 500 000 heures d'une vie, on en consacre 200 000 à travailler, 200 000 à dormir et à s'entretenir... et bien peu à se divertir.
- Les tâches sont très réglées : les hommes travaillent aux champs, les femmes s'occupent des tâches ménagères et, pour beaucoup d'entre elles, occupent aussi un emploi de domestique, de filandière...
- On se déplace peu et à petite allure : moins d'un kilomètre par jour. C'est dans la commune que naissent la plupart des couples.
- Dans sa façon de construire, dans son rapport aux écosystèmes qui l'entourent, cet homme ancien s'adapte à ce qu'il trouve. Sans jamais brusquer la nature. Mais en

²⁹ Tous les bourgs n'accueillent pas de foire, car il faut pour cela l'autorisation du roi ou du seigneur des lieux.

³⁰ Beaucoup de ces croix ont disparu, on pense que la Bretagne en aurait compté jusqu'à 15 000. Emportées par le temps ou par le remembrement. D'autres sont menacées, descellées, sans doute bousculées par un engin agricole.

³¹ On estime leur nombre à 4 000 à la fin du XVIII^e siècle.

subissant en contrepartie des conditions de vie très rudes. L'économie rudimentaire génère beaucoup de misère, la malnutrition et des épidémies récurrentes³².

- Cette société est marquée, à tous égards, par l'immobilité, géographique et sociale, et la lenteur. Qui sont des valeurs. La III^e République a beau célébrer l'avènement de citoyens éclairés et libres, fraîchement libérés de l'emprise religieuse, la réalité est toute autre. L'individu se pense comme le maillon d'une chaîne, chacun reste à sa place pour le bon fonctionnement du tout, et l'on reproduit perpétuellement le mode de vie des anciens.

2 | ... ADAPTER LE TERRITOIRE

Si depuis l'origine l'Homme s'était adapté à son milieu, il va commencer à partir du XIX^e siècle à penser autrement : le développement des sciences et techniques le persuade qu'il peut inverser le paradigme. Maîtriser son environnement, le façonner pour que celui-ci réponde à ses projets. La Bretagne va entrer dans cette « modernité » plus tard que les autres... Ici, le poids de l'agriculture, de la religion et des traditions freine la généralisation de cette idée du « progrès ». Mais ne fait que retarder son triomphe...

2.1 | La timide entrée dans la modernité

En ce XIX^e siècle naissant, la fumée des usines commence à embrumer le ciel de France. Pas tout-à-fait partout. La Bretagne reste à l'écart de ce mouvement. « *La faute aux autorités cléricales* » – diront beaucoup d'historiens –, qui voient d'un mauvais œil cette modernité triomphante, l'urbanisation qu'elle induit, et le progrès des idées socialistes dans les villes. La région va trainer ce retard industriel jusqu'aux années 1960, et apparaître comme une terre archaïque, incapable de nourrir ses enfants.

Pour tenter de sortir la péninsule de ce marasme et de l'arrimer à la dynamique de développement déjà à l'œuvre dans le reste du territoire, l'État soutient alors de gigantesques travaux d'infrastructures.

Pour accompagner l'essor du trafic maritime de marchandises, il modernise le littoral :

- Dans les plus petits ports, les digues de débarquement sont allongées ou remplacent les échouages sur la plage. C'est le cas dans le port langoustier de Moguérec (Sibiril). Le simple échouage est complété par des quais de déchargement qui change la vie des pêcheurs... Une cale de 100 mètres de long est construite au Petit-Port (Carantec) en 1936, où mouillent une douzaine de bateaux de pêche. Au port de Porsguen (Plouescat), c'est un brise-lame qui est construit en 1909, pour abriter la soixantaine de bateaux de pêche et de récolte du goémon, dans les criques découpées avoisinantes. Etc.
- La signalétique est considérablement améliorée, pour faciliter les manœuvres. On crée des phares en complément de celui, plus ancien, de l'Île-de-Batz : le phare de La Lande (Carantec) en 1845, celui de l'Île-Louët en 1860, que dessine un jeune ingénieur, Victor Fenoux, bientôt appelé à bâtir le viaduc de Morlaix. De simples « feux ». Des balises – Le corbeau, Le Grand cochon, le Taureau – qui prennent, dans la baie de Morlaix, le nom des récifs sur lesquels elles sont érigées. On élève des tourelles, comme celle de Roc'h Piguët, et l'amer du Stum, les deux ouvrages indiquent comment se diriger vers le chenal de la Penzé.

³² « Dans beaucoup de fermes, le confort et l'hygiène sont absents, banalisant les épidémies de typhus et de choléra. Des inspecteurs de l'agriculture décrivent des maisons dans lesquelles " les fenêtres sont trop petites, en nombre insuffisant pour donner du jour, et à plus forte raison de l'air. [...] On appréciera les vices et les désastreux effets de pareilles constructions " » (Rapport des inspecteurs de l'agriculture, cité par Jean Ollivro, 2005).

- Les sémaphores sont modernisés.

En l'espace de quelques décennies se met en place toute l'iconographie du littoral breton, toutes ces images évocatrices et identitaires dont raffolent aujourd'hui les touristes.

Mais ça n'est pas tout. L'État développe des infrastructures terrestres du niveau de celles qui existent déjà dans les autres régions.

Le train arrive jusque Brest en 1865, via Morlaix et Landivisiau. Pas le train que vous connaissez aujourd'hui... un vaillant ancêtre qui mettait tout de même près de 15 heures pour relier la ville à Paris. Toujours mieux que les 5 jours de diligence qu'il fallait compter en 1825... Le nouveau réseau est déployé en étoile depuis la capitale, confortant le centralisme à la française pour de nombreuses années³³. Le secrétaire particulier de Guizot, alors premier ministre, en est persuadé : « *Un chemin de fer apprendra en 10 ans plus de français aux Bretons que les plus habiles instituteurs.* » Le train transforme le paysage : finies les courbes sinueuses qui épousaient les reliefs, longeaient les vallées, respectaient les zones humides. Grâce au nouveau génie civil, on ne s'encombre plus de ce genre de contrainte : place aux tracés rectilignes, aux arasements et aux viaducs. La modernité, c'est le rêve de parvenir à plier la nature à la volonté de l'Homme. Le viaduc de Morlaix est construit entre 1861 et 1863. Il faut pas moins de 66 000 m³ de pierres pour réaliser cet ouvrage³⁴, haut de 62 mètres, qui est le plus imposant jamais vu par les habitants du pays. De semblables édifices viennent enjambrer les vallées : à Sibiril, au-dessus du bourg du Ponthou³⁵... Si nous sommes de nos jours blasés par les grandes réalisations, les habitants d'alors ne le sont pas : ils regardent ces viaducs comme de géniales créations³⁶. A Landivisiau, l'ouverture de la gare fait de la foire locale la plus importante d'Europe pour l'exportation de chevaux³⁷ ! La ligne Paris-Brest est complétée par un réseau secondaire qui redessine la carte du pays. Le barreau Roscoff-Morlaix est ajouté au réseau en 1883. Il permet de remplacer le trajet en charrette pour acheminer les légumes jusque Paris³⁸. Et contribue à développer sur le littoral un nouvel art de vivre, prisé par la bourgeoisie morlaisienne³⁹ : le séjour en bord de mer. A Carantec, l'engouement est de plus en plus large, car la ligne de chemin de fer, qui fait halte à Henvic à partir de 1910, apporte des visiteurs de plus en plus nombreux. Le petit bourg de campagne devient l'une des premières stations balnéaires de Bretagne⁴⁰. Le *Grand Hôtel* ouvre ses portes en 1899, suivi par une première série d'établissements entre 1904 et 1914. Puis d'une seconde pendant l'entre-deux-guerres. Carantec se pare des attributs de la station : les plongeurs des plages du Kelenn et de la Grève blanche en 1931, le petit Syndicat d'initiative que vous connaissez encore aujourd'hui en 1933⁴¹, etc. Le succès se diffuse sur tout le littoral. A Plouescat, la plage de Porsmeur est parmi les premières à susciter l'intérêt. Dès 1905 on vend des parcelles à lotir. Puis vient le tour de Plougasnou, Locquirec, Roscoff... Là où les anciens évitaient de construire, sur des sols précaires et mobiles, surgissent désormais des constructions insouciantes et ostentatoires : villas, pensions de familles et hôtels, quais-promenoirs, cabines de baigneurs...

³³ Le premier réseau est dessiné par Alexis Legrand (1791-1848), Directeur général des ponts et chaussées, puis homme politique. On le qualifie parfois d'« Étoile de Legrand ».

³⁴ 65 830 m³ exactement (Chauris, 1993).

³⁵ Un autre viaduc enjambe le bourg du Ponthou. Élevé en 1861, il présente huit arches de 11 mètres d'ouvertures. Il est l'œuvre de l'architecte Victor Fenoux, qui s'emploie ensuite à réaliser celui de Morlaix.

³⁶ Certains artistes regardent malgré tout cette construction avec circonspection, et expriment dans leur peinture la nostalgie du Morlaix d'avant.

³⁷ La gare de Landivisiau devient dès sa création la plus importante d'Europe pour l'exportation de chevaux. Dans la seconde moitié du XXe siècle, l'élevage des chevaux est remplacé par celui des porcs et des volailles. Le tracteur les a rendus inutiles.

³⁸ C'est ainsi qu'étaient transportés les légumes à la capitale à partir de 1830.

³⁹ Les familles morlaisiennes inaugurent cette pratique dans les années 1870. C'est à cette époque qu'apparaissent les premières pensions de famille : « A la bonne descente » tenue par J.M. Charles ouvre en 1871. Elles apportent aux habitants un précieux complément de revenus.

⁴⁰ Elle est d'ailleurs reconnue comme telle dès 1926.

⁴¹ Sur les plans de l'architecte Charles Penther. Restauré en 2012 pour retrouver son aspect d'origine.

Bientôt c'est le réseau routier qui est amélioré – timidement –, pour accueillir une nouvelle venue, la voiture. En 1910, on ne comptait encore dans le Finistère que 575 voitures immatriculées. Et on ne mesurait sans doute pas encore combien ce curieux instrument – certains anciens se demandaient où étaient cachés les chevaux – allait transformer le territoire. Les controverses locales vont bon train, entre les nouveaux usagers de l'automobile qui réclament, via les Automobile-clubs, le goudronnage des routes, et les paysans qui défendent les empièvements, moins glissants pour leurs bêtes (Harismendy, 1999). Le développement du tourisme appelle de nouveaux ouvrages : la route de la Corniche et le Pont de la Corde sont construits en 1922 et 1927 pour désenclaver Carantec.

Transport ferroviaire et transport routier vont se concurrencer, mais c'est bien la route qui va devenir le moyen de transport structurant du siècle. Un triomphe qui traduit aussi un certain basculement de la mer à la terre pour les déplacements, et, pour la Bretagne, un certain renoncement à l'ouverture au monde.

La ville de Morlaix complète les infrastructures de transport en se dotant d'un aéroport en 1939, sur l'insistance des représentants de la CCI, qui voient dans cet équipement l'opportunité de développer l'économie locale. Le nouvel équipement est inauguré en grandes pompes, par Charles Lindbergh, le premier pilote à avoir traversé l'atlantique par les airs, douze ans plus tôt.

Toutes ces infrastructures permettent de diffuser des procédés agronomiques innovants et de généraliser dans les campagnes l'usage des premiers engrais⁴². Certains sont produits sur place, par l'usine qu'ouvre la *Société maritime de produits chimiques* à Plounévez-Lochrist en 1919. Elle est dotée d'un outil de travail des plus modernes et emploie une cinquantaine de salariés⁴³. Mais la modernisation du monde agricole va au-delà de l'agronomie : l'*Office central des œuvres mutuelles agricoles*, créé en 1911 et installé à Landerneau, permet aux paysans qui y adhèrent d'accéder aux crédits et assurances. Il à l'origine des grands groupes *Arkéa*, *Groupama*, *Coopagri* (devenu *Triskalia*, puis *Eureden*), et de la *Mutualité sociale agricole*.

La modernité, c'est encore la recherche scientifique. En 1872, l'État inaugure à Roscoff un *Laboratoire de zoologie expérimentale*, intéressé par la richesse et la diversité biologiques de l'estran, la douceur du climat, ses embruns iodés. La future *Station biologique* va devenir le premier pôle européen de recherche et d'enseignement en biologie marine.

Voilà enfin que la Bretagne paraît sortir de sa torpeur. Les progrès sont nombreux. Tant mieux ? Eh bien c'est tout le paradoxe. Désormais on produit de plus en plus mais avec de moins en moins de bras. Et si les revenus augmentent, il n'y a plus de travail pour tout le monde... Alors commence un long exode. Qui va dépeupler la plupart des communes du pays. Certains partent chercher meilleure fortune au Canada ou aux États-Unis. D'autres partent vers Paris, à Trévazé où on les emploie dans les ardoisières, au Havre où ils deviennent dockers ou domestiques⁴⁴. Cette première vague de départs entraîne une autre, chez les artisans qui dépendent de l'agriculture : charretiers, bourreliers, sabotiers... D'autres préfèrent changer de métier, et rester au pays. Leur terre d'élection ? Les villes et les bourgs, où le commerce et l'artisanat de production offrent des perspectives nouvelles. Face à cet afflux, Morlaix se restructure. La ville engage de grands travaux intra-muros au XIX^e, en détruisant notamment le quartier des halles et des îlots joutant la rue du Pavé (aujourd'hui

⁴² Le marquis de Lescoët avait fait construire une ferme-modèle au sein du château de Lesquiffiou (1861-1863), mais la guerre de 1870 a fait avorter son projet.

⁴³ La concurrence effrénée des mines de soude chilienne a raison d'elle en 1955.

⁴⁴ On regardera le très beau film de Jean-François Pahun, *Le Havre, le nouveau monde des Bretons*, 2017, Sundek Film. Et, sur plus longue période : Legoy Jean, « Une migration maritime : les Bretons au Havre », in Barzman John & Saunier Éric, *Migrants dans une ville portuaire : Le Havre (XVI^e-XXI^e siècle)*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2005.

rue Carnot). Signe de la modernité naissante, elle accueille dès 1899 une invention qui émerveille : un cinématographe ambulant ! M. Wautrin, le projectionniste, diffuse des films et même de courts passages filmés dans la ville, qui permettent à des habitants incrédules de se voir dans la boîte à image (Daniélou, 1993) ! A la fin du XIX^e, la ville compte près de 20 000 habitants. Dans les campagnes, alors que les fermes et villages se vident, les bourgs se développent, et prennent le visage que nous leur connaissons aujourd'hui :

- Leur noyau « traditionnel » est issu de reconstructions qui ont eu lieu dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Il obéit à une logique d'implantation différente de celles des villages : les maisons sont mitoyennes, alignées sur rues et ménagent souvent de jolis jardins à l'arrière. En queux de bourgs, certaines sont positionnées « pignons sur rue », pour préserver l'intimité de leurs occupants.
- Elles sont bien souvent suroccupées : il n'est pas rare de trouver dans certaines bâtisses un ménage par pièce⁴⁵. Les bourgs s'étendent peu car les paysans sont farouchement attachés à leur terre⁴⁶.
- A cette population nouvelle qui vient s'installer au bourg, il faut parfois offrir des églises mieux dimensionnées. Beaucoup sont alors agrandies ou totalement reconstruites. Ainsi de l'église Saint-Pierre de Guiclan, presque entièrement reconstruite en 1878, à partir de l'édifice du XVII^e. Seul le porche de 1668 est conservé. Ou de l'église Saint-Pierre de Plouénan, agrandie en 1887.
- La République n'est pas en reste ! Depuis les lois Ferry de 1882, l'État investit dans la construction de nouvelles écoles. « *Il faut que l'école attire l'enfant, explique le ministre Paul Bert, il faut qu'elle soit séduisante, agréable ; il faut qu'elle ait de grandes et belles salles bien aérées, bien ensoleillées [...]. Il faut de grandes cours, une salle de gymnase et, si possible, un jardin avec des fleurs.* » Le ministre veut aussi qu'elles soient « *des monuments à la gloire de la République* » (Paul Bert, 1880). Ces édifices et les mairies prennent parfois des formes imposantes et majestueuses pour faire front à l'église !

Les paysages immobiles des siècles passés sont bousculés par cette effervescence d'infrastructures et la reconstruction des bourgs. Mais ils ne reflètent qu'une entrée bien timide dans la modernité. L'essentiel de la population vit encore dans la misère et jamais la Bretagne n'a paru si décrochée.

⁴⁵ « *Ce centre tassé est aujourd'hui rarement surpeuplé. Il n'en n'était pas de même au début du siècle, où il arrivait couramment qu'une maison de quatre pièces abritait un ménage par pièce. Cette surpopulation et la pauvreté assez générale qu'elle entraînait explique sans doute en partie l'économie d'espace et l'entassement des habitants. Une autre cause de l'entassement fut aussi le refus fréquent des propriétaires de champs voisins du bourg de vendre leurs terres, ou de les lotir en partie. Certains bourgs, en régions de grande propriété, ont vu leur croissance arrêtée par ce seul facteur.* » (Flatrès, 1960).

⁴⁶ A Commana, ces petites maisons collées avec jardins sont construites entre 1925 et 1938, dans le cadre de la loi Loucheur. Elle permet à des ménages d'accéder à la propriété. Elles proposent un petit jardin sur rue et un potager à l'arrière. Le luxe de l'époque.

2.2 | L'expansion économique d'après-guerre

C'est dans le contexte de l'après-guerre que la Bretagne va enfin décoller. Dans l'effervescence des Trente Glorieuses, un monde nouveau se dessine...

- ... marqué par le développement de l'industrie, qui trouve enfin sa place au pays, et d'activités tertiaires qui vont devenir hégémoniques,
- ... marqué par une hausse inédite des niveaux de vie et l'accès pour le plus grand nombre à la consommation de masse et au « rêve » du pavillon individuel,
- ... marqué par la généralisation de l'automobile, qui va en quelques années redessiner la répartition des habitants et des entreprises,
- ... marqué par la généralisation de l'emploi féminin, qui accélère les rythmes de vie, change les manières de consommer,
- ... marqué, de façon générale, par un tempérament nouveau, par la recherche du « progrès » entendu comme la conviction que l'on peut dominer la nature, et l'incliner devant les modes de vie choisis.

Ces nouveaux modes de vie et plus globalement cette nouvelle représentation du monde vont commander à une nouvelle manière d'aménager l'espace (ou parfois de le laisser se remplir...).

La première grande aspiration de l'époque consiste à développer le parc de logements, très insuffisant en ces années d'après-guerre. A Saint-Pol-de-Léon, Pol Pasquet propose à des familles d'ouvriers de se constituer en société coopérative pour bâtir leur cité. Les « Castors⁴⁷ », c'est ainsi qu'on les appelle, doivent accorder 36 heures de travail par mois, et deux semaines de leurs congés personnels, à la réalisation du projet. Quatre quartiers sortent ainsi de terre : Ty Dour, Keralivin, Kervarqueu, et les Bruyères. La généralisation de l'automobile et la hausse de revenus des ménages incitent à investir dans des pavillons en dehors des villes. Certains bourgs connaissent ainsi une croissance démographique importante. Tandis que les villes se vident peu à peu.

Le mouvement va s'auto-entretenir et s'élargir grâce à l'extension considérable du réseau routier. Le *Plan routier breton* est voté en 1969, et se traduit par le passage en 4 voies de la RN12 en 1973. A budget-temps-déplacements constant, cette modernisation permet aux ménages d'aller vivre chaque fois plus loin des pôles d'emplois. Ce qui augmente considérablement les émissions de GES... On est bien loin du kilomètre quotidien des anciens.

C'est bientôt au tour des magasins de sortir de la ville. De nouveaux formats inédits, basés sur le libre-service et la recherche de prix bas, viennent se positionner aux sorties de villes. Comme le supermarché de Saint-Martin-des-Champs – le premier du pays, qui ouvre ses 10 000 m² de surface le 22 avril 1970⁴⁸. Alors que les commerces cherchaient auparavant la proximité des consommateurs, ces nouveaux magasins font le pari contraire : ce sont les automobilistes qui viendront chez eux. Dans cette société où le travail féminin se généralise, ils permettent de surcroît de faire les courses rapidement et pour plusieurs jours. Succès garanti !

⁴⁷ Ce type d'initiative se retrouve dans plusieurs lieux en France, et leurs promoteurs se baptisent « Castors ». Maurice Vilandrau en raconte l'histoire et en décrit les principes fondateurs (Vilandrau, 2002).

⁴⁸ Le premier supermarché du pays ouvre à Saint-Martin-des-Champs le 22 avril 1970. Sous l'enseigne Escale (bientôt Supermarché), le magasin de Pierre Bogrand propose une surface couverte de 10 000 m², 1 400 places de parking, et emploie 120 salariés... Le modèle a été inventé tout près d'ici. Edouard Leclerc ouvre à Landerneau en 1949 une épicerie en libre-service, une révolution à l'époque, puis développe le groupe que vous connaissez à travers toute la France. Le premier véritable hypermarché ouvre à Brest en 1968. Il est l'œuvre d'un autre enfant du pays, Jean Cam, créateur du groupe Rallye.

L'industrie et l'artisanat suivent le même chemin. La « Zone d'activité économique » devient un lieu d'attractivité économique sur lequel communes puis EPCI vont désormais miser. Ce mouvement d'ensemble compose peu à peu des espaces monofonctionnels, les uns dédiés aux pavillons, les autres aux activités économiques. Les uns vivent lorsque les autres dorment. Et les déplacements entre eux se démultiplient. Ce *fonctionnalisme* – dont on voit aujourd'hui les limites – est entériné par la *Loi d'orientation foncière* de 1967, qui généralise les « zonages ».

La « modernité » trouve aussi à s'exprimer en matière d'agriculture et d'agroalimentaire, à partir des années 50 et 60. Avec la même tentation de soumettre l'environnement au grand dessein de l'époque : l'autonomie alimentaire de la France. La motorisation permet d'augmenter les rendements et de soulager les hommes. Au pays, elle se traduit rarement par les campagnes de remembrement, pourtant préconisées par le CELIB, dont font partie le saint-politain Hervé Budes de Guébriant et le saint-jeannais François Tanguy-Prigent. Seules Pleyber-Christ, Plouigneau et Plougouven connaissent les procédures radicales des années 70⁴⁹. La hausse des rendements réduit le nombre des fermes. L'État accompagne ce mouvement, préférant des exploitations moins nombreuses mais dotées d'une taille jugée plus favorable à leur productivité. Le début d'une course aux hectares : la taille moyenne d'une exploitation dépassait à peine 10 hectares au sortir de la guerre, elle dépasse aujourd'hui les 65 hectares. Les activités se diversifient et se spécialisent : les cultures fourragères se développent (maïs, prairies temporaires...), les cheptels de vaches laitières, de porcs et de volailles augmentent, grâce aux ateliers hors-sols qui apparaissent dans le paysage. Les espaces les moins adaptés aux techniques modernes sont quant à eux abandonnés, dans les Monts d'Arrée, et plus encore dans les fonds de vallées.

À Lampaul-Guimiliau, ce « nouveau modèle breton » s'incarne dans un couple bien connu au village. Louis et Yvonne Gad tiennent une petite boucherie dans le bourg, depuis 1946. Le cochon n'est pas encore à la mode, et Louis doit faire le tour des fermes pour en trouver, au mieux, un à tuer par semaine⁵⁰. Mais les choses changent. La consommation de viande augmente avec les Trente glorieuses, et désormais il faut fournir. Des usines d'abattage voient le jour. Louis et Yvonne décident de se lancer. C'est le début d'une aventure industrielle hors du commun : un premier abattoir est construit en 1956, un atelier de découpe en 1967. Dans les années 1990 et 2000, l'entreprise développe la production de produits élaborés (lardons, côtes de porc, saucisses). Louis, qui courrait les fermes à la recherche d'un cochon hebdomadaire, voit son usine en abattre 6 000 chaque jour, un demi-siècle plus tard ! Ce sont plus de 1000 salariés auxquels l'entreprise permet de vivre au pays. Un siège social flambant neuf vient symboliser cette réussite, à Saint-Martin-des-Champs, en 2009.

Au nord du territoire, où la culture règne en maître depuis plus d'un demi-siècle, point besoin de faire le tour des fermes comme Louis Gad pour trouver les produits locaux, choux-fleurs et artichauts. Le territoire fait déjà partie, après-guerre, des principaux lieux de production d'Europe⁵¹. Pourtant, la situation n'est pas rose. Les producteurs, mal structurés face aux négociants, qui organisent la vente des produits à leur guise et choisissent seuls les prix, subissent des crises récurrentes. C'est ce malaise des campagnes que viennent traduire des

⁴⁹ Le CELIB écrit en 1956 que « *la Bretagne retirerait de grands avantages de la suppression du quart ou du tiers de ses talus* ». De 1961 à 1981, ce sont les deux tiers qui vont disparaître, sous le coup du remembrement. Dans les familles agricoles, les relations se tendent parfois entre les pères attachés à leur bocage, et les fils qui rêvent d'une vie meilleure. Le pays de Morlaix est peu concerné. La plupart des communes du Léon ne fait pas l'objet de ces procédures.

⁵⁰ « Louis Gad. Le fondateur sous le choc », *Le Télégramme*, 11 octobre 2013.

⁵¹ L'ouverture de la ligne Brest-Paris, en 1866, à laquelle est ajoutée le barreau Roscoff-Morlaix en 1883, permettent d'étendre les débouchés continentaux. La filière a pourtant connu une crise très importante, consécutive à la crise de 29, qui amène certains pays à restreindre leurs importations pour protéger leur marché intérieur : le Royaume-Uni (décret Gilmour, 1931) puis la Hollande et l'Allemagne. À Roscoff, les exportations de pommes de terre passent de 12 355 tonnes en 1931 à 99 tonnes en 1932, soit une baisse de plus de 99 % en une année !

manifestations spectaculaires, dès la fin des années 50. Et l'occupation retentissante de la préfecture de Morlaix par 5 000 agriculteurs en colère, en juin 1961⁵². La nouvelle génération se dresse contre un système, derrière de jeunes syndicalistes au charisme singulier, Alexis Gourvennec, Marcel Léon et Jean-Louis Lallouet. Une génération qui en quelques années va réorganiser la filière autour d'une idée : pour maintenir les prix, les producteurs du pays doivent tous renoncer à vendre en gré à gré, passer par un marché au cadran, qui garantisse la transparence des prix, et par un organisme de paiement des producteurs unique, la future SICA. Lorsque les cours sont trop bas, l'organisme indemnise les invendus. Ainsi, pense-t-on, le rapport de force entre producteurs et négociants s'inversera-t-il. La nouvelle organisation ne se met pas en place sans heurt. Il faut l'imposer à l'État, et aux nombreux petits producteurs indépendants qui en refusent le principe, considérant qu'elle va générer de la surproduction, et se retourner contre son ambition initiale. Du côté de Plougoum, les heurts sont même violents entre producteurs. Jusqu'à la consécration du nouveau système en 1967⁵³.

En 1972, c'est au tour des éleveurs du pays de créer leur marché au cadran⁵⁴, à Guerlesquin. Le principe est le même qu'à Saint-Pol, l'engouement aussi. Jean-François Morvan, dont les parents élèvent des veaux de boucherie sur la ferme familiale de Plouigneau, devient chef des ventes. Et voit passer en quarante années de carrière pas moins de deux millions de bêtes : veaux, génisses, broutards, lapins, ânes et chevaux⁵⁵.

Les marchés organisés, il faut désormais élargir leurs débouchés. Et ouvrir le pays sur l'extérieur pour diversifier ses activités. C'est avec ce dessein que les producteurs de la SICA obtiennent de l'État la construction du port en eau profonde de Roscoff, sur le site du Bloscon. Le nouvel équipement, inauguré en 1972, est destiné à développer les ventes vers le Royaume-Uni, qui vient d'entrer dans le marché européen. Face au refus des compagnies maritimes d'assurer cette desserte, Alexis Gourvennec prend à nouveau l'initiative. Il crée la Brittany Ferries⁵⁶, qui, en plus de permettre le transport des marchandises, va contribuer au développement du tourisme. L'année suivante, c'est une compagnie aérienne locale qui est créée. Par la CCI, la SICA et la *Compagnie bretonne de l'artichaut*. Brit Air commence par proposer des liaisons en avions-taxis, qu'utilisent principalement les entrepreneurs locaux, avant d'organiser des lignes régulières à partir de 1979. La petite compagnie, qui avait commencé avec un seul pilote et deux mécanos, va atteindre un effectif de 1 200 salariés. Et contribuer à la création à Morlaix en 1991 d'un centre de formation aéronautique, ICARE, que fréquentent chaque année près de 4000 pilotes de tous les continents.

Et pour parachever ce beau tableau, l'État vient ajouter deux initiatives majeures. Il plante à Landivisiau la Base d'aéronautique navale souhaitée par le général de Gaulle pour accueillir les avions de chasse du Clémenceau et du Foch. Le site est aménagé sur 370 hectares, et emploie 1 600 personnes⁵⁷. Dans le cadre de sa politique de déconcentration industrielle, l'État favorise en outre l'installation de l'AOIP à Morlaix, une entreprise de composants de téléphonie. L'usine ouvre en 1971, dans un atelier de 15 000 m² ! Et va employer jusqu'à 800 personnes.

⁵² Dans toute la France, la désindexation des prix par le pouvoir gaulliste est déjà à l'origine de tensions. C'est aussi sur cette toile de fond nationale que doit se lire les manifestations léonardes.

⁵³ La So.Co.Prim., qui avait été fondée pour représenter les petits indépendants, finit par abandonner, à regret.

⁵⁴ Le marché est inauguré le 17 janvier 1972, en présence de Bernard Pons, secrétaire d'État auprès du ministre de l'Agriculture de l'époque. Le premier cadran est fabriqué par M. Le Bris de Saint-Pol-de-Léon.

⁵⁵ Témoignage dans Paysan breton, janvier 2022.

⁵⁶ La société s'appelle d'abord B.A.I., « Bretagne Angleterre Irlande », avant de prendre son nom actuel en 1974.

⁵⁷ La base s'étend sur les communes de Bodilis, Saint-Servais, Saint-Derrien, Plougar et Plounéventer. Le village de Poulhoat-Euzen, en Saint-Derrien, est entièrement rasé à cette occasion.

Les « Trente glorieuses » ont constitué une période faste pour la Bretagne et pour le pays de Morlaix. Sous l'action conjointe de forces vives qui ont su réinventer l'économie locale pour relever les défis de leurs temps.

2.3 | Les temps incertains

Dans les années 80, une nouvelle page s'ouvre. Dans le pays de Morlaix comme ailleurs. L'économie se libéralise et se mondialise... pour le meilleur et, nous allons le voir, parfois pour le pire. L'État, lui, se met en retrait. Finies les grandes infrastructures, l'aménagement planifié. Il confie aux Collectivités locales, investies de compétences propres, le soin de prendre leur destin en main. Et de répondre, mieux que lui, aux nouvelles attentes d'une population dont les aspirations et les modes de vie s'individualisent.

Dans ce contexte, la périurbanisation se poursuit. Et s'accélère, même. Car chaque Commune éprouve l'envie de conforter sa démographie. Ou de l'augmenter. Tandis que Morlaix, qui comptait près de 20 000 habitants en 1968, entame une lente érosion démographique, de plus en plus de communes du pays retrouvent des couleurs. Le pavillon individuel est plus que jamais plébiscité par une population jeune et mobile, qui trouve dans ces communes périphériques les terrains adéquats pour réaliser leur rêve. Certaines constructions surgissent au milieu de la campagne, et perturbent la bonne fonctionnalité de l'espace agricole. Mais c'est surtout le modèle du lotissement qui a le vent en poupe. Les premiers s'organisent autour d'une voirie simple, qui prolonge les bourgs et les centres-villes. D'autres plus tardifs privilégient des organisations en raquette, des impasses, jusqu'à tourner le dos au centre-bourg. Les terrains proposés sont de plus en plus grands, et de plus en plus nombreux. Ces constructions sont regardées avec bienveillance. Elles remplissent les écoles. Mais au prix d'une consommation d'espaces naturels et agricoles insoutenable dans le temps long. Plus de 90 hectares par an ! Et de déplacements domicile-travail qui ne cessent de s'allonger, augmentant continuellement les émissions de gaz à effet de serre. Sur la côte, c'est le même phénomène. Le bord de mer attire. Des résidents à l'année, mais pas seulement. Les résidences secondaires sont de plus en plus nombreuses. Alors qu'elles approchaient les 4 000 unités en 1968, elles sont aujourd'hui plus de 11 300⁵⁸. Cet héliotropisme prend la forme de linéaires de maisons, d'immeubles imposants... qui peu à peu ferment les vues sur mer et transforment les paysages. Elles aussi sont perçues avec intérêt, car elles confortent une économie résidentielle⁵⁹. Tous ces espaces monofonctionnels répondent à un engouement, mais réunissent des ménages du même âge, de la même condition... réduisant la mixité générationnelle et sociale d'antan. Et posant une question lourde : qu'advieront-ils lorsque la génération nombreuse qui les a peuplés aura besoin d'autre chose ?

Pourtant, malgré cet élan de construction, l'époque n'est pas à l'insouciance. Car de grandes transformations économiques travaillent le pays.

- Morlaix voit fermer la Manu en 2004. La forte concentration de la filière s'est traduite par une succession de plans sociaux, jusqu'à l'arrêt définitif de la production. Bouleversant la vie de centaines de ménages du pays, que la photographe Valérie Couteron est venue fixer⁶⁰. Pour ne rien oublier.
- A Lampaul-Guimiliau, Gad s'associe en 2008 avec les entreprises Prestor et Cecab pour former le troisième abatteur de porcs en France. Le but ? Élargir ses marchés, et soutenir la modernisation de l'usine locale. Le nouveau groupe représente 2 700 salariés, dont 889 sont basés à Lampaul-Guimiliau. C'est le début d'une vague de concentration

⁵⁸ INSEE, RP 1968 : 3 934 résidences secondaires / RP 2019 : 11 326.

⁵⁹ La création d'un nouveau port de plaisance, sur le site du Blosson en 2010, vient illustrer cet essor de l'économie résidentielle.

⁶⁰ Exposition présentée au Sew du 19 novembre 2021 au 2 janvier 2022.

économique dans la filière. Mais le géant a des pieds d'argile. La baisse de la production de porcs en France, le renchérissement du coût des aliments, le poids des normes environnementales et la concurrence allemande mettent le groupe, désormais contrôlé par la seule Cecab, dans une situation économique calamiteuse. Jusqu'à le contraindre au dépôt de bilan, en 2013. Encore des vies bouleversées : les uns sont contraints de partir travailler sur le site de Josselin, les autres se réorientent difficilement, et la majorité restent sans emploi.

- En 2018, c'est le volailler Tilly-Sabco qui est contraint de fermer ses portes. Exsangue et sans repreneur. Les 63 derniers salariés quittent leur poste, dans cette entreprise qui en posséda près de 900 dans les années 90...
- Dans la zone légumière, la nouvelle organisation du marché ne suffit pas à régler tous les soucis. Beaucoup d'entreprises du négoce ont décliné et disparu. Les petits producteurs indépendants ont conservé une certaine amertume face au nouveau système, qui n'épargne pas des crises. Le changement climatique, le renchérissement des coûts de l'énergie et l'instabilité géopolitique mondiale portent beaucoup d'incertitudes pour l'avenir.
- Ce triste enchaînement touche enfin la compagnie Brit Air. Cédée à Air France en 2000, elle est victime de la réorganisation par la société mère de ses différentes filiales régionales. La nouvelle entité, Hop !, ferme son site de Ploujean cette année...

Cette série noire arrache au pays un pan de son histoire. Il ébranle aussi la confiance en l'avenir. L'insouciance des Trente glorieuses.

Mais pour douloureux qu'ils soient, ces épisodes ne doivent pas cacher tout ce qui fonctionne bien dans le pays de Morlaix :

- *Sermeta* est devenue en quelques années le leader mondial des échangeurs thermiques gaz à condensation en inox. L'entreprise compte plus de 800 salariés. Et si l'abandon programmé du gaz pour le chauffage domestique lui impose une transition dans les années à venir, elle possède la capacité d'innovation pour relever le défi⁶¹.
- La *Sill* a ouvert en 2021 une tour de séchage dotée des technologies les plus modernes, pour fabriquer du lait infantile⁶².
- L'entreprise *Grain de sail* a construit une activité tout-à-fait originale : son voilier-cargo écologique sillonne l'Atlantique, livrant ses bouteilles de vin à New York avant de mettre le cap vers l'Amérique latine d'où il rapporte café et cacao. Au pays, ces deux précieux ingrédients sont transformés en chocolat et en café. A Taulé, bientôt, dans une nouvelle unité de torréfaction. Comme un clin d'œil à ce qui fut sa force historique, Morlaix reprend le chemin de la mer !

Bref : le développement est toujours au rendez-vous. Mais, ici comme ailleurs, il est réinterrogé. La grande promesse de l'ère moderne – celle d'un progrès continu, amenant à une élévation perpétuelle des niveaux de vie – est ébranlée. L'Homme qui pensait pouvoir plier la nature à ses desseins voit les limites de cette ambition. Les énergies fossiles que nous utilisons massivement depuis un siècle pour produire, nous déplacer, consommer, nous nourrir, nous soigner... sont appelées à se renchérir puis à se tarir. Les émissions de gaz à effet de serre sont à l'origine du changement climatique. Notre manière d'urbaniser consomme des milieux naturels et agricoles et perturbe le bon fonctionnement des écosystèmes... Plus fondamentalement, les individus, qui se réalisaient dans le travail et la

⁶¹ La Réglementation Environnementale 2020 (RT 2020 ou RE2020) et le décret n°2021-1004 relatif aux exigences de performance environnementale des constructions de bâtiments fixe de nouveaux seuils à respecter en matière d'émissions de gaz à effet de serre et interdit dans les logements neufs les systèmes de chauffage utilisant exclusivement du gaz naturel. Ces dispositions ont conduit Sermeta à renoncer à un projet d'extension de son usine morlaisienne, et bride aussi le développement de l'entreprise Bosch-ELM à Saint-Thégonnec.

⁶² L'usine et sa tour de 48 mètres de haut est dimensionnée pour produire 18 000 t de poudre de lait infantile. L'entreprise vise les marchés au Moyen-Orient, en Afrique en Asie et en Amérique latine.

consommation de masse, semblent attendre autre chose. Les modes de vie, les valeurs partagées, les priorités, sont en train de changer. Chacun pressent que le monde qui vient ne sera pas semblable à celui d'aujourd'hui. Qu'il y a quelque chose à réinventer. Comme après-guerre. Quand les acteurs du pays de Morlaix avaient su imaginer de nouvelles régulations économiques. Créer des activités nouvelles.

Conclusion | UNE HISTOIRE QUI S'INSCRIT DANS CELLE DE LA BRETAGNE

Ces évolutions qui constituent notre histoire commune, dit beaucoup aussi sur les grands basculements qu'a connu la Bretagne depuis un siècle et demi, et qui lui ont donné son visage actuel.

- 1° Un basculement des campagnes vers les villes.
La première phase de modernisation agricole (mi XIX^{ème}-début XX^{ème}) avait permis de sortir le monde paysan de la misère, tout en faisant chuter les besoins de main-d'œuvre. Étonnant paradoxe qui conduisit des milliers de jeunes ruraux à l'exode. De 1900 à 1950, la population urbaine a commencé à augmenter, tandis que celle des campagnes s'effondrait. Le phénomène s'est accéléré après-guerre et s'est poursuivi jusqu'à nos jours. A partir de 1961, le nombre d'urbains a dépassé le nombre de ruraux en Bretagne⁶³. « *Des milliers d'années caractérisées par l'éclatement de la population ont été chassées par 150 années de regroupement des hommes sur des périmètres souvent réduits* », remarque Jean Ollivro (Ollivro, 2005). Comme nous l'avons vu, Brest a été l'une de ces villes bretonnes en plein essor, par son industrie, par ses services⁶⁴, avant que ce développement urbain ne prenne la forme de la périurbanisation.
- 2° Un basculement de l'intérieur vers le littoral.
Le littoral a toujours bénéficié d'une population plus importante, grâce à ses nombreux atouts agronomiques : sols fertilisés par les limons anciens et par les amendements marins (maërl, etc.), températures plus douces, rareté des orages et des jours de gel. Cette agriculture peuplante a de surcroît longtemps été redoublée par les emplois issus de la pêche et du commerce maritime. Mais l'écart va se creuser davantage à partir de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, et l'engouement pour le bain de mer. L'attrait a ensuite sans cesse grandi, et la proximité de la mer constitue aujourd'hui un art de vivre très recherché.
- 3° Un basculement du nord vers le sud.
Le littoral découpé du Nord de la Bretagne et l'importance des échanges avec la Grande-Bretagne et la Hanse ont longtemps fait la prospérité des petits ports du pays. Mais en l'espace d'un siècle et demi, cette économie dynamique va être durement malmenée par les décisions de Colbert et de Napoléon, qui entravent les relations commerciales avec l'étranger, pénalisant grandement les ports qui en vivaient. Et c'est sur la côté Sud que se développera désormais la pêche, grâce à une invention anodine mais décisive, la boîte de conserve. Celle-ci va permettre un élargissement inédit des marchés et engendrer le développement d'activités de conditionnement. Au cours du XX^{ème} siècle, la conchyliculture et le tourisme vont venir conforter ce basculement économique et démographique en faveur de la Bretagne méridionale.

⁶³ A l'échelle française, ce basculement était intervenu trente ans plus tôt.

⁶⁴ « On est en Bretagne passé en 150 ans d'un peuple comptant 90% de paysans à une population travaillant à plus de 90% dans les secteurs tertiaires et industriels. » (Ollivro, 2005).

- 4° Un basculement de l'ouest vers l'est.
En tournant le dos à la mer pour privilégier les déplacements terrestres (chemins de fer, routes), les politiques d'aménagement de l'État ont favorisé la « haute » Bretagne, appelée ainsi en référence à sa proximité à Paris. De la même façon, la déconcentration industrielle conduite entre les années 50 et 70, puis le développement des fonctions de décisions ont davantage profité à Rennes (Canévet, 1983). Si l'écart de population entre basse et haute Bretagne s'élevait à un demi-million d'âmes en 1950, il a triplé depuis, et le phénomène continue de s'amplifier. Signe de ce déséquilibre croissant : l'aire urbaine de Rennes, de plus en plus vaste, dépasse nettement celle de Brest, autrefois plus importante.
- 5° Un basculement des espaces de ressources énergétiques et minières vers les plaines.
Jusqu'au début du XX^{ème} siècle, les espaces qui permettaient de produire minerais et énergie accueillait des activités industrielles peuplantes. C'était le cas de nos vallées, où s'activaient moulins, minoteries, tanneries... qui exploitaient la force de l'eau. Jusqu'à s'éteindre inexorablement. Remplacées par de nouvelles logiques qui font de nos jours la part belle aux plateaux, que les grandes infrastructures ferroviaires et routières amènent à privilégier.

Demain, le territoire évoluera encore. Et cette petite histoire que nous avons parcourue ensemble comptera un nouveau chapitre. Qui racontera les nouvelles manières de construire, d'aménager, de se déplacer, que vous aurez choisies pour relever les grands défis nationaux : la fin de l'artificialisation des sols (Zéro artificialisation nette), du gaspillage des ressources (économie circulaire) et la neutralité carbone. Tout cela est à inventer. Et quoi de mieux qu'un SCoT pour le faire !

BIBLIOGRAPHIE

- AUZANNEAU Matthieu, *Or noir, la grande histoire du pétrole*, La Découverte, Paris, 2015.
- ARNOUX Mathieu, *Le Temps des laboureurs : travail, ordre social et croissance en Europe (XI^e-XIV^e siècle)*, Albin Michel, Paris, 2012.
- BELTRAN Alain & CARRÉ Patrice, *La Vie électrique : histoire et imaginaire (XVIII^e-XXI^e siècle)*, Belin, Paris, 2016.
- BERT Paul, « Discours prononcé lors de la distribution des prix aux écoles communales de garçons de la ville d'Auxerre », *La Constitution*, 21 août 1880.
- BRAMOULLÉ Yves, *Goémoniers des îles. Histoires et naufrages*, éditions Le Télégramme, 2000.
- BRUYERRE Philippe, *La Puissance du vent. Des moulins à vent aux éoliennes modernes*, Presses universitaires du Midi, Toulouse, 2020.
- CABANIS Bruno, *Géologie et paysages de Bretagne*, Editions Jean-Paul Gisserot, 2007.
- CANÉVET Corentin, « Les ruptures socio-économiques », *Histoire de la Bretagne et des pays celtiques*, tome 5. La Bretagne au XX^{ème} siècle, Skol Vreizh, Morlaix, 1983.
- CAVELLAT Jean-François, *Carantec d'antan à travers la carte postale ancienne*, HC Editions, Paris, 2010.
- CELIB, *Projet de programme d'action pour la Bretagne*, 1956.
- CHAURIS Louis, « Coupeurs de goémon contre tailleurs de pierre : cas de lutte pour la possession de l'Estran en Bretagne au XIXe s. », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Tome 100, n°1, 1993.
- CROIX Alain, GUIDET Thierry, GUILLAUME Gwénaél & GUYVARC'H Didier, *Histoire populaire de la Bretagne*, Presses universitaires de Rennes, 2019.
- DANIELOU Emmanuel, « L'arrivée du cinéma à Morlaix », *1895, revue d'histoire du cinéma*, n°14, 1993.
- DE BEAULIEU François & POUËDRAS Lucien, *La mémoire des landes de Bretagne*, Skol Vreiz, Morlaix, 2014.
- DE BEAULIEU François, *Vacances en Bretagne 1815-1965*, Skol Vreiz, Morlaix, 2017.
- DE KORT Fons, *Les maisons de Bretagne*, Tiez Breizh, éditions Eyrolles, 1996.
- DE PUIGAUDEAU Odette, *L'Île des sauveteurs. Les moissonneurs de tali, L'Ouest-Éclair*, édition du 3 août 1933, consulté sur <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148>.
- DENIS Michel, MONNIER Jean-Jacques, GESLIN Claude, GOURLAY Patrick & LE COADIC Ronan, *Histoire d'un siècle. Bretagne 1901-2000. L'émancipation d'un monde*, Skol Vreiz, 2010.
- DOUARD Christel, « Les maisons à avancée en Bretagne entre 1600 et 1900 : essai de chronologie pour un type emblématique », *In Situ*, 8, 2007.
- DUVAL Michel, « Autour de la forêt paysanne : chênaies en Bretagne d'hier et d'aujourd'hui » in *La Forêt : perceptions et représentations*, L'Harmattan, 1997.
- ÉLÉGOËT Louis, *Les Juloded. Grandeur et décadence d'une caste paysanne en Basse-Bretagne*, Presses Universitaires de Rennes, 1998.
- FLATRES Pierre, « Quelques points de géographie des bourgs bas-bretons », *Norwis*, n°26, avril-juin 1960.
- FLATRES Pierre, « Pour une délimitation de l'Europe atlantique », in *Paysages et sociétés, Péninsule ibérique, France, Régions atlantiques*, Centre de géographie humaine et sociale, Université de Poitiers, 1990.
- FUMEY Gilles & WILLIOT Jean-Pierre, *Histoire de l'alimentation*, coll. Que sais-je ?, Presses universitaires de France, Paris, 2021.
- GUESNIER Valérie, *Les images de la Station Biologique de Roscoff, des années 1870 à nos jours. Patrimoine et images d'un patrimoine à sauvegarder pour communiquer*, thèse de doctorat, sous la direction de Jean Dhombres, EHESS Paris, 2007.
- GUILLOU Anne, *La manufacture des tabacs de Morlaix : quatre siècles d'histoire*, Skol Vreizh, 2009.

- HARISMENDY Patrick, « Du caillou au bitume, le passage à la « route moderne » (1900-1936) », in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Tome 106, numéro 3, 1999.
- JANDOT Olivier, *Délices du feu : l'homme, le chaud et le froid à l'époque moderne*, Champ Vallon, 2017.
- JARRIGE François & LE ROUX Thomas, *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Le Seuil, Paris, 2017.
- KEMENER Yann-Ber, *Moulins à papier de Bretagne*, Skol Vreizh, Morlaix, 1989.
- LE BRAZ Anatole, *La Bretagne à travers l'histoire*, 1925. Réédition Editions des Equateurs, 2009.
- TOSKER Catherine & RIOULT Jean-Jacques (dir.), *Architecture rurale en Bretagne*, Éditions Lieux-dits, Lyon, 2014.
- LE COUEDIC Daniel & BONNET Philippe, *Architectures en Bretagne au XX^e siècle*, Palantines, 2011.
- LE DU-BLAYO Laurence, *Le paysage en Bretagne. Enjeux et défis*, Palantines, 2007.
- LE LANNOU Maurice, *La Bretagne et les Bretons*, Presses universitaires de France, Paris, 1978.
- LEVASSEUR Olivier & ROUSSEAU Pierre, *Mémoire en Images : Carantec*, Alain Sutton, Rennes, 1995.
- LUCE-LOZAC'H Ginette, *Carantec. Une cité côtière du Léon de 1789 à 1939*, Tome 2, Imprimerie de Bretagne, Morlaix, 1992.
- MARGUERIE Dominique, « Des millénaires d'interaction entre le milieu et les agriculteurs de l'ouest de la France », in *Histoires et chronologies de de l'agriculture française*, Ellipse, 2004.
- MEYNIER André, « La genèse du parcellaire breton », *Norais*, n° 52, 1966.
- MENEZ François, *Promenades en Léon*, Calligrammes, Quimper, 1985.
- MILLET Christian & SANNIER Daniel, *Le Paysan Breton en sa demeure. Trégor finistérien*, Skol Vreiz, 2013.
- OGEE Jean-Baptiste, *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Deniel, Rennes, 1853.
- OLLIVRO Jean, *Bretagne. 150 ans d'évolution démographique*, Presses universitaires de Rennes, 2005.
- PELLEN Ronan, *Histoire de la manufacture des tabacs de Morlaix, des origines à la première guerre mondiale*, Éditions du Dossen, 1986.
- PINOT Jean-Pierre, « La constitution des bourgs en Basse-Bretagne », in *Kreiz 11. Etudes sur la Bretagne et les pays celtiques*, Brest, 1999.
- PICHOT Daniel, « Habitat rural », in *Dictionnaire d'histoire de Bretagne*, Skol Vreizh, Morlaix, 2008.
- TANGUY Jean, *Quand la toile va. L'industrie toilière bretonne du 16^e au 18^e siècle*, Apogée, Rennes, 1994.
- VALLAUX Camille, *La Basse Bretagne. Etude de géographie humaine*, Slatkine, Genève-Paris, 1980 [première édition 1905].
- VIEILLARD Sylvie, *Nos paysages sont formidables*, Éditions Buissonnières, 2016.
- VILANDRAU Maurice, *L'étonnante aventure des Castors. L'autoconstruction dans les années 50*, L'Harmattan, Paris, 2002.

Cette présentation de Laurent LE CORVOISIER (ADEUPa) a été proposée dans le cadre du premier cycle de réunions publiques organisées pour l'élaboration du SCoT du Pays de Morlaix, le 7 mars 2023.

